

31^e Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal

Michael Hogan

Numéro 223, janvier–février 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

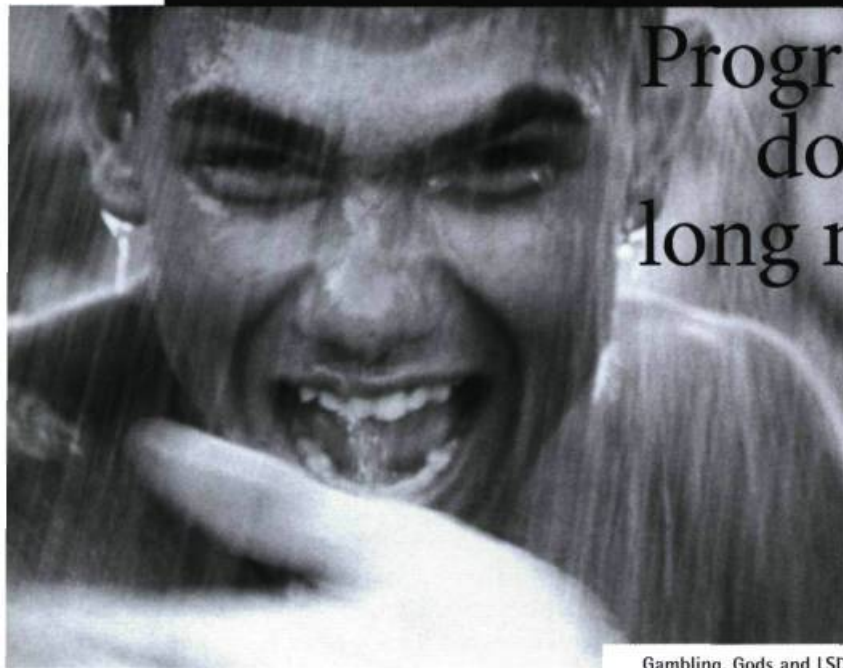
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hogan, M. (2003). 31^e Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal. *Séquences*, (223), 20–21.

31^e Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal

Programmation documentaire de long métrage



Gambling, Gods and LSD



Être et avoir

Le FCMM met du soin à figurer la programmation de ses différents volets de façon à les rendre exemplaires des tendances du moment. Dans la section documentaire, le choix des films reflétait largement la résurgence de l'engagement politique mais également humain des cinéastes, résurgence encore amplifiée par les événements du 11 septembre 2001 (voir *Séquences* n° 217). Bien qu'aucun des films présentés n'ait porté directement sur le débat entourant le terrorisme, on peut sentir l'angoisse, la colère d'une part et d'autre part, la volonté de développer des rapports humains sur des bases différentes. Voici donc un survol partiel de cette programmation que l'on peut généralement départager en ces deux tendances.

LES DOCUMENTAIRES POLITIQUES

Par son sujet, le plus moderne des films présentés dans la sélection était sans doute **Seeing Is Believing** de Peter Wintonick et Katerina Cizek. Les réalisateurs ont rencontré des individus et des organisations qui ajoutent la caméra DVD (Handicam) à leur arsenal de défense contre l'oppression. Il est d'abord remarquable de voir à quelle vitesse cet objet initialement destiné à la consommation de masse est passé dans les mains d'activistes qui, non seulement l'utilisent, mais réfléchissent sur son pouvoir et sur les dérives de sens dont il peut être la cause. La réflexion sur le pouvoir de l'image constitue d'ailleurs la trame de fond du film. Certaines images, certaines séquences sont propres à vous faire dresser les poils sur tout le corps.

Dans le même registre de la colère mais sur un mode plus conventionnel, **The Execution of Wanda Jean** de Liz Garbus suit les derniers mois passés dans le couloir de la mort d'une femme

reconnue coupable d'avoir tué son amante. Son repentir, la preuve de ses troubles mentaux, le travail acharné de ses avocats ne réussiront pas à détourner ses bourreaux de la mission dont ils se sentent investis. Ce film est une excellente illustration de la bêtise assassine qui prévaut aux États-Unis en matière de justice criminelle et serait un complément de programme bien trouvé pour accompagner le portrait d'un artisan fabricant de potences, **Mr. Death : The Rise and Fall of Fred A Leuchter, JR.**, d'Errol Morris.

Il ne faut pas croire que les Américains ont le monopole de la bêtise. Certains se souviennent peut-être de la bataille du saumon que le gouvernement québécois avait livrée aux Micmacs de Restigouche au début des années 80. Anthropologues, biologistes, journalistes, politiciens, pêcheurs sportifs, tous ou presque s'étaient ligüés contre les Indiens qui mettaient à eux seuls, disaient-ils, le poisson en danger d'extinction. Dans **Is the Crown at War with Us ?**, Alanis Obomsawin fait la chronique de la répétition de cette guerre de pêche menée cette fois par l'État canadien sur le compte du homard. Les Micmacs à qui on a déjà enlevé presque tout se voient maintenant confinés aux zones de pêche les plus pauvres (de véritables réserves sur l'eau...) et à une activité purement alimentaire. Mensonge, mesquinerie et avidité président à la cause.

LES DOCUMENTAIRES « HUMANISTES »

À défaut d'une meilleure dénomination, j'appelle *humanistes* les documents qui témoignent de l'engagement de personnages et/ou de cinéastes à dépasser la posture de la dénonciation par une tentative de création ou d'exposition de conditions de vie ou de pensée différentes. C'est le cas de **La Devinière** de Benoit Dervaux qui porte sur un refuge pour handicapés mentaux réputés incurables où l'on fait le pari d'accepter les individus tels qu'ils sont, sans chimie ni jugement et pour toujours. On mesure immédiatement toute la distance tant formelle que de contenu qui sépare un tel projet de ceux d'un Frederick Wiseman (**Titicut Follies**, 1967),

par exemple. Nul programme ne se cache derrière **La Devinière** que celui de reconnaître l'humanité en l'Autre.

Nul programme non plus dans **Être et avoir** de Nicolas Philibert où l'on suit les jours d'une école à classe unique (avec enfants de tous âges) perdue dans la campagne auvergnate. Ici, l'on respecte la lenteur dans l'apprentissage des connaissances comme de la vie. Le réalisateur, fidèle à la manière « d'accompagner ses sujets » qu'on lui connaît depuis **Le Pays des sourds** (1992) et **La Moindre des choses** (1996), se met en complète disponibilité et attend le défilement de la vie qui s'opère. Presque toute l'information que l'on obtient habituellement par les entrevues passe plutôt ici à travers les discussions et relations entre le prof et ses élèves. Si bien que la seule entrevue du film (la confession de l'instituteur sur sa passion) paraît peut-être la scène la moins nécessaire. Une autre qui nous informe à travers des dialogues sur sa retraite prochaine est infiniment plus riche puisqu'elle montre en même temps la parfaite étrangeté que représente pour les enfants le décompte de tant d'années de travail : 35 ans d'enseignement : « Pas mal », disent-ils, perplexes. Et puis ces images qui ponctuent le film au rythme des saisons et des activités extrascolaires. Que de la vie.

C'est à un autre type d'engagement que convie **Casa Loma : journal de bord** de Carlos Ferrand : celui du spartiate ou de l'initié. Ici, l'engagement total comme seul mode de vie souhaitable devient propos central. Pol Pelletier, fondatrice du Théâtre expérimental des femmes plonge avec une troupe de jeunes comédiens dans la préparation d'une création collective. Le film suit le travail en progrès, les espoirs qu'il promet, les désespoirs qui s'ensuivent. Car Pelletier n'est pas femme à se contenter de demi-satisfactions. Son théâtre en est un de cruauté au sens qu'entendait Antonin Artaud : « Du point de vue de l'esprit, cruauté signifie rigueur, application et décision implacable, détermination irréversible, absolue. ¹ » L'acteur doit être le guérisseur de la société, le porteur d'un anathème contre le nihilisme ambiant, celui par qui l'on prend conscience « qu'il n'y a rien de vide ». On comprend la démesure de la tâche que représentent de tels objectifs posés dans un climat général de veulerie et de divertissement. C'est pourtant avec courage et obstination que s'y sont attelés les comédiens et l'équipe de tournage (il a bien fallu pour eux aussi être acceptés de la Pasionaria). Leur faillite quant à elle prend valeur d'emblème pour quiconque en est témoin. **Casa Loma** a reçu une mention du jury de l'Association québécoise des critiques de cinéma (AQCC) « pour sa plongée directe dans un processus de création exigeant une implication sans réserve de chacun des intervenants : acteurs, équipe de tournage, spectateurs même. » ²

Le Canadien Peter Mettler a reçu de son côté le prix du documentaire ONF du FCMM pour **Gambling, Gods and LSD**. Ni récit, ni journal de voyage ni documentaire et pourtant tout cela à la fois, le film de Mettler est une quête personnelle sur les thèmes de la spiritualité, de l'extase et de la recherche du sens. Il est aussi une invitation lancée au spectateur à faire de même puisqu'il ne répond à aucune question. À l'exemple du véritable voyageur qui s'intéresse plus à la route et à ses chemins de traverse qu'à la des-

tinuation, l'œil voyage de Toronto au Nevada, de Suisse en Inde, et s'interroge sur ce qui se présente à lui. Malgré la complexité des enchevêtrements de sons et d'images (montés de toute évidence simultanément), il y a fort à parier que ce film expérimental de trois heures trouvera un public considérable. La symbiose et l'enchaînement constant de tout de qui peut solliciter l'ouïe et la vue produit un émerveillement comparable à ce qu'ont pu expérimenter les premiers auditeurs ouverts aux formes alors inconnues de certains compositeurs du XX^e siècle.

Concluons en échappée avec un film qui apparaissait lui-même comme une digression par rapport au reste de la programmation. Avec le sujet qu'il abordait (la maison de disques qui a indubitablement lancé le rock and roll comme phénomène), **Good Rockin' Tonight : The Legacy of Sun Records** de Bruce Sinofsky aurait pu facilement sombrer dans une *quétainerie* sans



Casa Loma : journal de bord



Alexei and the Spring

fond. Surprise ! Ils sont encore presque tous là ! Et joyeux ! Scotty Moore, Rufus Thomas, Sonny Burgess, Billy Lee Riley, même Jerry Lee Lewis... Toutes ces anciennes étoiles filantes éclipsées par le mythe d'Elvis témoignent sans amertume (ou presque) et célèbrent sans complaisance le fondateur, Sam Phillips. Des liens se retissent, des inimitiés réapparaissent mais la musique revit et la fête reprend. Eh ben...

Michael Hogan

¹ *Le Théâtre et son double*, Gallimard, Coll. Idées, p. 154

² Le prix du documentaire de l'AQCC a été décerné à **Alexei and the Spring** (Japon) de Seiichi Motohashi, « pour sa poignante représentation, dans la plus profonde tradition de l'art folklorique russe, de gens qui ont choisi non seulement de survivre dans un monde invivable mais d'y vivre et d'y fleurir. »